

Descente en Provence à l'occasion de la rencontre du jumelage 2008, à l'Isle sur la Sorgue.

par François Rieu

Mercredi 30 avril 2008

Au matin, je nageais dans le bonheur en descendant au Conseil général. Un ciel radieux baignait la Combe de Savoie, et une douce bise du nord annonçait des moyennes douillettes pour les cyclos partant vers le sud.

Sur le coup de dix heures, j'oubliais la barre grise débordant la Chartreuse pour me concentrer sur les levés topos que je cherchais aux services techniques d'Albertville, histoire de mieux saisir le plan de prévention des risques d'inondation sur Grignon.

Une heure plus tard, au bord du plan d'eau du village, j'avais une oreille sur l'étude d'un projet de camping présenté par un technicien de l'agence touristique, et un œil sur les nuages noirs partis pour une étreinte sauvage avec les sommets Baujus.

Pour tout dire, ça craignait. Un peu pour le camping, mais surtout pour le reste.

« Allo François ? Tu pars ? »

De sa maison sur les coteaux de Mercury, Pierre devait avoir lui aussi une excellente vue sur les bourrasques remontées du Graisivaudan.

« Je pars. Quelle que soit la météo ».

Ni roseau, ni chêne. Ni ne plie, ni ne rompt. Nénuphar peut être, les pieds dans l'eau.

Sorti de la mairie à midi sonné, je courus vers la voiture, sous un déluge. Les gouttes se suicidaient sur mon pare brise avec une constance de kamikaze. Mais il en faut plus pour m'impressionner.

Ni ne plie, ni ne rompt.

A peine le temps de finir le sac, d'avaler trop vite une assiette de

riz trop petite, et me voilà barbotant dans la tourmente. Très inquiet de partir vent dans le dos. C'est que j'avais mille mètres à faire dans le bon sens, et tout de suite derrière cent septante mille autres à galérer dans le mauvais sens... L'après midi promettait d'être joyeuse. Finalement, j'aurais été bien en commission d'urbanisme...

Pierre et Marc m'attendaient déjà sous les chenaux arrachés des toilettes du parc olympique. Inutile d'essayer de se protéger : nous étions là pour nous jeter à l'eau. Seule Agnès avait préféré abandonner les pieds au sec. On roulera moins vite... Je sentais cependant comme un éclair de haine dans le regard de mes compagnons. C'était uniquement pour ne pas me laisser seul dans ce monde hostile qu'ils venaient là. Bien gentils, mais ce n'était pas ainsi que l'on allait pouvoir tranquillement rentrer à la maison. Personne ne voulait vraiment partir, mais personne ne voulait s'avouer vaincu le premier.

Donc nous nous jetâmes à l'eau. Très vite Pierre mena bon train, et mon souci devint double : pourrai-je le suivre longtemps ? Dans combien de temps l'eau froide qui envahissait mes chaussures serait-elle à peu près tempérée ? Sans aucune réponse à ces questions essentielles, je suivais le mouvement, m'essayant à un élastique inconfortable, perdant du terrain dans toutes les taupinières de douzième catégorie, recollant au peloton de deux dans le bas des descentes avant d'inlassablement recommencer le cirque. Pas drôle, surtout sur des routes que l'on fréquente assez souvent. Je suivais, la goutte au nez, la capuche sur les yeux. Que diable

étais-je venu faire dans cette galère ?

La seule solution fut de regarder le paysage en attendant que cela passe. Devant, les nuages, toujours aussi noirs et compacts. Dessous, l'eau, semblant jaillir du sol. Et tout autour, de la place pour le cyclotourisme. Etant encore dans mon département, je scrutais tous les travaux que la commission des routes avait fait engager sur cet itinéraire. De se rappeler, en passant devant un carrefour pourvu d'un tourne à gauche, les douillettes réunions au Conseil général vous est d'un grand secours lors de ces longueurs aquatiques où l'on s'attend plus à croiser Laure Manaudou que Jeannie Longo...

Et quand on s'arrête, cela donne quoi ? Une bonne grosse tremblote. En roulant, dans le feu de l'action, on maintient une température corporelle à peu près acceptable. Au moindre arrêt pipi ou crevaison, de « tout mouillé de chaud » on redevient simplement mouillé. De froid. Et lorsque je crevai à Gières, ce fut avec d'innombrables difficultés que nos doigts gourds arrivèrent à déjanter le pneu. Plus aucune force, mais suffisamment pour casser la valve d'un coup de pompe maladroit... Rouler, rouler pour se réchauffer. Y ajouter des sueurs froides n'arrangea pas la sauce. Pierre manqua de renverser un jeune piéton dans la lune, quoique posé au bord d'un trottoir. Puis le Pierrot s'étala sur un rail humide. Marc vola par-dessus et nos espoirs de randonnée avec. Ce fut un équipage sanguinolent de vélos cassés qui traversa l'Isère pour se réfugier sur un trottoir. On répara les vélos, les bonshommes léchèrent leurs plaies, et l'on termina dans un bar africain où Pierre eut les plus grandes difficultés à appeler

l'hôtel du soir pour finalement confirmer notre venue. Tremblant tel un arbuste de l'île de Sein les soirs de tempêtes d'équinoxe, il n'arrivait pas à taper ses numéros sur son téléphone. Ni d'ailleurs à sortir le téléphone du sac...

Une bonne tisane et trois gâteaux plus loin, nous roulions au soleil, sur la piste cyclable des bords de l'Isère. L'entrée en est confidentielle, les abords très habités par tous les vagabonds grenoblois et leurs chiens, mais cela devint vite le sentier du petit bonheur, vent dans le dos. Nous séchions nos rhumes et nos plaies (pour ceux qui en avaient...) et bientôt joyeux nous passions le cap de l'Echaillon pour entrer dans le midi des Alpes. Tout à mes préoccupations de PPRI (plan de prévention des risques d'inondation), j'observais plus la hauteur des digues de l'Isère que les hérons qui s'envolaient. J'en oubliais presque de profiter des dix kilomètres de piste supplémentaires qui nous étaient offerts jusqu'à Port Saint Gervais, petit bourg où pointe encore les cheminées de brique de la fonderie de canons de marine des siècles passés. Les deux bouches à feu installées à Conflans viennent de là...

Mon stock de poudre étant un peu mouillé, je fis long feu dans la montée de Vinay. Le soleil rasait, la température s'annonçait presque clémente, et nous roulions, bras nus, gamins heureux d'avoir bravé l'averse. Car après la pluie.... Après la pluie vint la route longue. Finalement, Romans est assez loin d'Albertville. 170 Km, c'est une bonne sortie pour l'après midi.

Et pour un peu, il aurait même fallu reprendre le vélo pour rallier la pizzeria dont le lampion nous attirait depuis l'hôtel Formule 1. Le sèche-cheveux servit autant à sécher les vêtements que les bonhommes, mais dans cet hôtel industriel posé entre hangars et autoroute, nous savourions le bonheur de ne plus pédaler. Mal

nulle part, mais pas plus mal dans de beaux draps que dehors...

Jeudi 1^{er} mai.

J'ai ouvert l'œil, et la montre de Marc a sonné. Dans cet ordre. C'est dire notre envie d'en découdre de nouveau ! Un coup d'œil dehors pour jauger le maigrelet quartier de lune accordé afin d'éclairer notre route, et je courus vers le petit déjeuner. La veilleuse de nuit femme de chambre cuisinière smicarde terminait son poste, mais elle n'avait pas encore reçu le pain. Nous nous débrouillâmes donc avec les distributeurs automatiques, à coups de canettes et autre barres chocolatées dont je réappris les goûts après quelques années d'abstinence gourmande. Chest bon, cha bourre, mais cha va tenir au ventre pendant combien de temps ? Ou alors combien de temps cela va-t-il rester dans les bourrelets des poignées d'amour ?

Guère le temps de philosopher. Pierre et Marc filaient déjà dans la nuit. Sous le prétexte que je n'avais pas de lampe avant, mais deux beaux feux rouges, je restais derrière. Aurai-je pu faire autrement, tandis que le jour fusait derrière le Vercors ? Il faisait un peu frais, mais l'insidieuse montée au midi de Chabeuil redonna des couleurs. Les bougres restaient en forme, d'autant que des trois, c'est toujours moi qui ait les formes les plus arrondies. Je payais comptant et pas content mon absence de discipline à table. En me flagellant, j'arrivais à passer devant les boulangeries de Crest sans même m'arrêter. Sus à l'assaut des collines !

Sus encore à l'assaut de la pâtisserie de Cléon d'Andran ! Là seulement je parvins à être le premier et à distancer mes sobres compagnons. Finalement, il n'y a que l'entraînement de vrai. Il suffit de pratiquer le sport pour lequel on est le mieux préparé.

La Bégude de Mazenc, au pied du col d'Aleyrac. Au pied du mur l'on voit le maçon. Suis-je bien entraîné pour le vélo ? Aleyrac n'a rien d'un monstre alpin, ni même d'un monstre préalpin, mais il me sembla avoir pris bien de la hauteur depuis nos passages répétés des années 80 et 90. Je me souvins juste qu'il ne fallait pas se fier aux bornes, et que lorsque l'on croyait en avoir fini, ce n'était pas la route qui était finie... Voilà un beau sujet pour une correspondance. Les illusions et apparences d'un monde bien réel, où la sueur commence à vous narguer les yeux avant que le vent de la descente ne vous pousse vers la chair de poule. Et les haussements d'épaules... Là bas, tout devant, Pierre à suivi le balisage des voitures. Nous ferons deux ou trois kilomètres de plus pour Grignan. Trois fois rien, juste le temps pour moi de rouler en téléphonant devant un fourgon de gendarmerie (tarif normal : 35 euros). Tout cela pour répondre aux joyeux drilles de l'autocar, qui voulaient encore savoir où nous étions, et si nous serions rentrés pour midi.

Ah la belle obsession ! Rentrer pour midi ! Ici comme sur la route d'Aiton. Sauf que nous avons plus de 150 km à faire et que nous ne serons pas rentrés pour midi. Vu d'un bus, c'est toujours facile de tournicoter des gambettes à la vitesse rêvée. Vu du bitume, le tournicotage prend parfois des airs anguleux et heurtés. Je m'arrêterai bientôt dans un verger de cerisiers, voire dans ce bar où des jeunes ont cette nuit enterré je ne sais quelle vie de solitude et semé paille et pagaille plein le village.

Pierre était décidément en verve, et souvent loin devant. Il me faudrait un sifflet pour le rappeler lorsqu'il tournait un peu vite dans les carrefours. Le temps de revenir, le voilà pour quelques instants en queue de peloton. Lui derrière, et moi devant, le nez sur la carte. Sans les lunettes, l'exercice vira parfois pifométrique. Mais après trente ans à rouler régulièrement dans cette vallée du Rhône provençale, le pif commençait à reconnaître

des parfums familiers dans les océans de vignes plantés serrés au pied du Ventoux lointain. Alors, de Sainte Cécile en Cairanne, nous progressions vers les dentelles de Montmirail. Le ventre creux, et pas facile à remplir. Le temps d'acheter un bout de pain, et voilà le gros de la troupe déjà en tenue d'été, repartant bon train vers plus bas dans le midi... Fatigué, je mâchouillais mon bout de pain en roulant. Surtout, ni ne s'étouffer, ni ne lâcher une miette, bien calé dans les roues. Ch'est beau le chicloutourchisme à visage humain ! Dans che club, on voit du pays, et on sait en profiter ! Tout est dans l'humeur et le parfum vagabond, parce qu'il n'était pas question de se poser dans un village pour aller en explorer les ruelles ou les terrasses de café. Faut rentrer pour midi, et l'on est à la bourre. C'est ainsi que l'on traversa Vacqueyras à la vitesse du jus sortant du pressoir... C'était pourtant la dernière occasion de faire une cave. Après, dès que l'on plonge sur Sarrians, on entre dans la Provence de la sauce tomate. Plate, bocage de cyprès protégeant les champs des assauts intempestifs du mistral.

Mon œil de photographe se régala des jeux de lumière sur les serres de plastique alignées dans la campagne. Mentalement, je cadrais, finassais sur les perspectives, et abandonnais chaque image à sa virtualité parce que devant mes compères ne cadraient que la pendule. Midi passé, et l'on n'était toujours pas rentrés !!! Roulez petits bolides ! Jadis, les villages d'ici recevaient les rugbymen d'Albertville Ugine. Des noms me revinrent, et parfois le souvenir de chaudes visites que le journal commentait avec force lamentations. A peine descendus du car, nos pauvres quinzistes savoyards étaient pris à partie par des voyous du midi, qui entamaient la castagne avant même la première mêlée. C'était pas du jeu.

Et ce n'était toujours pas du jeu que de m'abandonner dans la campagne provençale, sous le prétexte que l'on ne m'avait pas vu crever brutalement sur un angle de goudron. Il faut bien constater que les routes sont ici moins bonnes dans les serres à tomates que dans les vignes à touristes... Alors paf ! Me revoilà à faire chambre à part. Mais au soleil cette fois, ce qui rend l'exercice nettement plus rapide !

J'avais presque regonflé quand mes compagnons revinrent vers moi. A force de ne plus entendre mes râles d'agonie, ils s'étaient aperçus de mon absence. Braves gens ! Pour un peu, ils arrivaient sans moi à l'hôtel tout proche. Un bien bel hôtel, même si sur internet on voyait mieux l'eau de la piscine que la zone industrielle voisine. Et que dans la réalité, s'il n'y a plus d'eau dans la piscine, la zone est bien là...

L'heure n'était pas aux effusions. Comme nous ne n'étions pas rentrés pour midi, nous étions à la bourre. Nos compagnons français et allemands attendaient après nous pour partir. Qui à vélo, qui en bus pour Avignon. Pas fatigués par le train de sénateur que je leur avais imposé à l'insu de leur plein gré, mes deux compagnons partirent pour le circuit de 80 km. Et moi j'allais danser avec Jocelyne sur le pont d'Avignon. Posé à une terrasse de café, j'aurai tout le loisir d'observer la faune touristico-artistique badant en Avignon, entre ruelles mal famées et palais des Papes. Car le vrai cyclotourisme est l'art de savoir s'arrêter. Et pour cela, je commence à être très bon....

